

Texte 8 : les tentations (Chemin de perfection extraits des CH 38 et 39)

« *Ne nous laissez pas entrer en tentation.* »

Considérez, mes filles, que les démons, nos ennemis, peuvent nous nuire de bien des manières. Ils nous persuadent quelquefois, je l'ai dit, que ces goûts et ces délices qu'ils excitent en nous, viennent de Dieu. Voulez-vous, mes sœurs, n'avoir rien à craindre de ce côté, efforcez-vous sans cesse de devenir humbles ; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen, le démon voit lui échapper des âmes qu'il prétendait perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi voulait nous faire.

Ce que Notre-Seigneur demande de nous dans l'oraison, c'est un désir vrai de lui plaire et de le servir, en demeurant auprès de lui ; dès qu'il voit en nous cette intention droite, il ne peut manquer de nous défendre contre l'ennemi, parce qu'il est fidèle en ses promesses. Tenons-nous sur nos gardes, évitons une vaine gloire qui ferait brèche à l'humilité ; prions Dieu surtout qu'il nous délivre de ce péril, et n'ayons pas peur. Le divin Maître ne permettra pas longtemps que vous receviez des consolations d'un autre que de lui.

Voici un artifice à l'aide duquel le démon peut, à notre insu, nous causer un grand mal : c'est de nous persuader que nous avons des vertus qu'effectivement nous n'avons pas : il n'y a rien de plus dangereux. En effet, lorsque nous nous trompons sur la source des délices goûtées dans l'oraison, nous n'y voyons qu'un pur don de Dieu, et nous nous croyons obligées à le servir avec plus d'ardeur. Ici il nous semble au contraire que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il est obligé de nous en récompenser. Avec cette idée, le démon cause peu à peu un grand dommage à l'âme : d'abord, il affaiblit en elle l'humilité ; en second lieu, il la rend négligente à acquérir les vertus qu'elle croit déjà posséder.

Quel est donc, me demanderez-vous, le remède contre une tentation si dangereuse ? C'est celui, mes filles, que le divin Maître nous enseigne, et qui consiste à prier, et à conjurer le Père éternel qu'il ne nous laisse point succomber à la tentation ; je n'en connais point de plus efficace. Je veux cependant vous en indiquer un autre. Nous semble-t-il que Notre-Seigneur nous a déjà donné quelques vertus, ne voyons en elles qu'un bien qu'il a mis en nous, et qu'il nous peut ôter, ainsi qu'il arrive souvent, par un admirable dessein de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes sœurs ?

Quant à moi, je ne connais que trop ces vicissitudes. Quelquefois il me semble être détachée de tout, et, lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. Mais d'autres fois c'est le contraire, et des choses dont peut-être j'aurais ri la veille m'attachent de telle sorte que je ne me connais plus moi-même. Il est des temps où les calomnies de toutes espèces et le déchaînement des langues me trouveraient insensible et la joie que j'ai plus d'une fois ressentie en de pareilles occasions m'a montré que telle était en effet la disposition de mon âme. Mais, hélas ! en d'autres temps, il suffit d'une seule parole pour me jeter dans une affliction telle, que je voudrais m'en aller de ce monde, tant tout ce que je vois me semble insupportable. Je ne suis pas la seule à éprouver ces tristes alternatives ; je les ai observées en d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte. S'il en est ainsi, qui pourra se croire riche en vertus, puisque, au moment où elles seraient nécessaires, on s'en trouve dépourvu ?

Voulez-vous que Notre Seigneur vienne tôt ou tard au secours de notre âme ? Servons-le avec humilité. Mais si l'humilité n'est pas pour vous une vertu familière et de tous les jours, Dieu vous laissera, et ce sera de sa part un grand trait de miséricorde ; car il vous fera connaître par-là que vous devez travailler à acquérir une vertu si nécessaire et que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu... Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même, pour découvrir cette tentation, tant au sujet des vertus dont je viens de parler, que de plusieurs autres. C'est une vérité d'expérience, que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une de ces vertus solides, elle attire après elle toutes les autres. Mais encore une fois alors même qu'il vous semble les avoir, craignez de vous tromper ; car celui qui est véritablement humble, doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

Tenez-vous également en garde, mes filles, contre certaine humilité dont le démon est l'auteur et qui s'inquiète particulièrement de la gravité des péchés commis ; il en résulte pour les âmes des angoisses de tout genre : sous prétexte qu'elles en sont indignes, c'est du moins ce que le démon leur suggère, elles s'abstiennent de la communion et suspendent toute oraison particulière ; elles n'osent s'approcher de la table sainte qu'après avoir longtemps examiné si elles sont bien ou mal préparées, et elles consomment en ces examens des moments qu'elles devraient employer à recevoir les grâces de Notre-Seigneur. Quelquefois même, dans l'excès du trouble, elles se persuadent que c'est à cause de leur indignité qu'elles sont si délaissées de Dieu, et elles n'osent en quelque sorte plus se confier à sa miséricorde. Comme je suis passée par là, je sais ce qui en est : je vous prie donc, mes filles, de bien retenir ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment profond de notre misère sera humilité et vertu, mais d'autres fois il ne sera qu'une très forte tentation. L'humilité, pour grande qu'elle soit, ne porte dans l'âme ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement ; elle est au contraire accompagnée de paix, de douceur, de repos.

Quelquefois, sans doute, la claire vue de sa misère et de l'enfer qu'elle a mérité afflige une âme humble ; il lui semble que le monde entier devrait l'avoir en horreur ; elle ose à peine demander miséricorde ; mais elle trouve dans cette peine tant de suavité et de bonheur intimes, qu'elle voudrait n'être pas un instant sans la ressentir. Enfin, la vraie humilité, loin de jeter l'âme dans le trouble et dans les angoisses, la dilate, et la rend plus capable de travailler au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'humilité dont le démon est l'auteur ; elle trouble l'âme, l'agite, la bouleverse et l'accable de chagrin. Le démon espère ainsi, je crois, et nous persuader que nous sommes humbles, et en même temps nous ôter, s'il peut, toute confiance en Dieu. Lorsque vous vous trouverez dans cet état, détournez autant qu'il est en vous, votre pensée de la vue de vos misères, et fixez-la tout entière sur la miséricorde de Dieu, sur l'amour de Jésus-Christ et la passion qu'il a voulu endurer pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez pas réfléchir à tout cela, car le démon ne laissera aucun repos à votre esprit et vous ne pourrez penser qu'à ce qui augmente votre peine : ce sera beaucoup que vous puissiez reconnaître la tentation.

Une autre tentation fort dangereuse de cet ennemi du salut, c'est d'inspirer une présomptueuse confiance : on se persuade que pour rien au monde on ne voudrait retourner ni aux égarements de la vie passée ni aux vains plaisirs du siècle ; j'ai compris le néant du monde, dit-on, je sais que tout passe, et je trouve plus de bonheur dans le service de Dieu. Une pareille tentation, dans les commencements, est très dangereuse : avec cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, et l'on tombe misérablement. Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! Car, si c'est une âme capable de s'opposer au mal et d'aider le bien, le démon n'omettra rien pour l'empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques délices que Notre-Seigneur vous fasse goûter et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous livrez jamais à une sécurité qui exclue la crainte de tomber, et veillez sur vous-mêmes, pour éviter les occasions d'un tel malheur. Quelque élevée que soit votre contemplation, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par l'aveu de votre misère. A la vérité, si votre oraison vient de Dieu, vous aurez beau faire, cette pensée se présentera d'elle-même bien plus souvent encore, parce que l'oraison qui vient de Dieu est toujours accompagnée d'humilité, et porte dans l'âme une vive lumière qui nous découvre de plus en plus notre néant.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous tendent ? Lorsque leurs attaques sont visibles, aidés de votre secours nous pouvons les repousser ; mais ces embûches, comment les découvrir ? Nous avons toujours besoin de vous, Seigneur, dites-nous quelque moyen de nous reconnaître et de nous rassurer. Vous le savez, ce n'est pas le grand nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on n'y peut avancer qu'au milieu de tant d'alarmes, le nombre de ceux qui le suivront sera plus petit encore.